

„Un autre *Sonderweg*, ou: Idée et réalité de la *Romanistik* allemande“

(Conférence devant les enseignants de l’UFR de Littérature française et comparée de l’Université Paris-Sorbonne (Paris-IV) le 5 mai 2010)

La *Romanistik* est une invention allemande, et plus précisément une invention faite à l’université de Bonn, le berceau de la *Romanistik*, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La *Romanistik* en tant qu’idée et discipline a eu pour une centaine d’années un certain succès hors de l’Allemagne, mais aujourd’hui elle est confinée de nouveau, plus ou moins, aux universités de langue allemande, et d’aucuns la disent même vouée à disparition prochaine. Je vous propose d’y regarder d’un peu plus près, ce soir.

Le fait que la *Romanistik* ait été fondée à Bonn est dû un peu, mais pas tout-à-fait, au hasard. August Wilhelm Schlegel, qui créa les conditions nécessaires pour la fondation de la *Romanistik* à Bonn, avait en 1818, après ses années de voyage avec Mme de Staël, le choix entre une chaire à la nouvelle université de Berlin, fondée par Wilhelm von Humboldt, et sa petite sœur à Bonn fondée par les Prussiens sur le modèle de Berlin après l’annexion de la Rhénanie en 1815. Et Schlegel préférait ne pas aller au cœur de la nouvelle puissance germanique, mais rester à la périphérie, dans les anciens territoires romains de l’Allemagne et plus précisément à Bonn, qui a été jusqu’à 1814 sous-préfecture du département de Rhin-et-Moselle.

Plus important que le lieu de fondation de la *Romanistik* est l’époque: la *Romanistik* est née de l’esprit romantique, comme d’ailleurs toutes les *Geisteswissenschaften*, les sciences modernes de l’esprit, les sciences humaines. Le romantisme a développé une nouvelle vue, un nouveau sentiment du temps et de l’histoire. Le romantisme est marqué par la perte des origines et des anciennes légitimations, et, en même temps, par la recherche, souvent désespérée, de ces mêmes origines. Les romantiques savaient que l’on ne peut comprendre les temps modernes qu’en comprenant leur être-devenu, mais ils savaient ou pressentaient en même temps que l’on ne trouve plus de certitudes et d’idées régulatrices pour le futur dans le passé et le processus historique.

Et alors, pour un certain temps, la *Romanistik* a pu jouer le rôle de discipline-modèle des jeunes disciplines historiques. Dans les années 20 et 30 du XIX<sup>e</sup> siècle, Friedrich Diez, qui obtint la première chaire de philologie romane à Bonn, et dont le disciple le plus connu était Gaston Paris, jetait les bases de la

nouvelle discipline en trouvant les origines communes des langues romanes dans le latin parlé des petites gens dans l'Empire romain. – Enfin des origines retrouvées! – A la différence des langues germaniques, par exemple, les langues romanes offraient un terrain idéal, presque une situation de laboratoire pour ces recherches par la situation des témoignages de textes etc. L'histoire des langues romanes et de leur textes anciens constituait alors la *Leitdisziplin*, la science et la méthodologie paradigmatique en tant que telle, comme aujourd'hui peut-être les recherches sur le cerveau. Et les recherches sur le cerveau peuvent prévoir, à l'exemple de l'histoire des langues romanes au XIX<sup>e</sup> siècle, leur propre destin en tant que *Leitdisziplin* éphémère, censée donner pour un certain temps des réponses à beaucoup trop de questions fondamentales de l'humanité avant de perdre de nouveau ce *charme* dans le sens étymologique du mot.

L'histoire des langues romanes est devenu aujourd'hui un champ scientifique plus ou moins marginal. Eugène Ionesco, qui a étudié la *Romanistik* selon le modèle allemand en Roumanie, s'en moque déjà dans *La leçon* de 1951, où un professeur privé et meurtrier de ses étudiantes déduit toutes les langues romanes, le latin inclus, de l'ancien espagnol, ce qui, comme tout le théâtre de l'absurde, n'est pas si absurde que cela. Lors du Romanistentag dernier à Bonn, j'ai posé la question à des collègues dans une section de linguistique, savoir si la déduction proposée par Ionesco serait absolument impensable comme hypothèse, et ils ont eu du mal à trouver des arguments.

De même que l'histoire des langues romanes, les monuments littéraires de l'ancien provençal et de l'ancien français, sur lesquels ont travaillé avec enthousiasme les premiers Romanistes, ont perdu depuis longtemps leur *aura*: ils représentent pour nous un type de culture et de conscience qui n'a plus beaucoup à faire avec nous et nos problèmes actuels. Le dernier Romaniste universel, Ernst Robert Curtius, né en Alsace, puis professeur de Bonn, lui aussi, docteur honoris causa de la Sorbonne, traditionaliste et moderniste à la fois, qui a découvert très tôt Proust pour l'Allemagne, essaie dans son œuvre magistrale *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, qui précède de peu *La leçon* de Ionesco, de raconter encore une fois le grand récit de la *translatio studii* de l'Antiquité à la Modernité en passant par l'intermédiaire du Moyen Age latin.

Cependant, tout impressionnante que soit l'érudition de cet ouvrage, c'est depuis longtemps que son contenu et sa méthode ne servent plus de paradigme pour les Lettres et les sciences humaines. Dans un certain sens l'ouvrage est comparable

à la *Divina Commedia* de Dante qui fut à son époque une énorme somme, mais signalait aussi la clôture d'une époque qui disposait encore d'un canon indiscutable de vérités et de culture. Et la date de la parution de l'ouvrage de Curtius, 1948, peu après le naufrage de la culture européenne dans un des pays qui se tenait pour le plus cultivé, fait considérer l'ouvrage de Curtius et le long travail de sa préparation plutôt comme exploit désespéré d'un Européen convaincu qui se trouvait dans l'émigration intérieure. L'Europe comme elle est en train de se réaliser aujourd'hui, de toute façon, n'est pas l'Europe selon l'idée que s'en faisait Curtius (ce que d'ailleurs je ne regrette pas).

Que reste-t-il de l'idée de la *Romanistik* plus de 60 ans après la parution de l'ouvrage de Curtius? Il reste tout juste son nom, par exemple dans la chaire d'honneur "Ernst Robert Curtius" du Collège de France à Bonn, mais cette chaire fait le tour de toutes les disciplines universitaires, de façon que ce sont le plus souvent des collègues des Sciences Naturelles qui la détiennent, autre absurdité, parce que le hautain Curtius se refusait à traiter de "collègues" les professeurs des Sciences Naturelles. Quoi qu'il en soit, la *Romanistik* de Friedrich Diez et de Curtius n'existe plus, aujourd'hui. Et il s'en est fallu de peu que la discipline tout entière disparaisse du paysage universitaire allemand.

Le dicton de Fritz Nies des années 1970 selon lequel la *Romanistik* était devenue une "discipline impossible" semblait jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle annoncer sa disparition prochaine. La différenciation et spécialisation des champs de recherche, l'intégration de la francophonie et de l'Amérique latine, l'expansion de l'espagnol au détriment des Lettres françaises et italiennes, qui avaient formé depuis les origines le centre d'intérêt des Romanistes, l'éclatement de la notion de culture suivant le modèle des Cultural Studies anglo-américaines, l'épanouissement des études des médias, tout cela contribuait au fait que l'on ne pouvait plus guère prendre au sérieux quelqu'un comme moi, par exemple, qui se préparait dans les années '80 à enseigner les littératures française et italienne du Moyen Age au XX<sup>e</sup> siècle. C'était d'ailleurs une situation assez difficile pour les jeunes romanistes parce qu'ils ne savaient plus, après leur thèse de doctorat, sur quelle voie continuer pour l'habilitation universitaire. Mon maître Winfried Wehle, plutôt conservateur dans ces matières, m'a débarrassé du choix en m'obligeant de devenir Romaniste au sens plutôt large du terme, dans un temps où cela semblait une race menacée d'extinction imminente.

En tant que signes prémonitoires de la dissolution de la *Romanistik* se formaient dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, en sécession du Romanistenverband (l'Association des Romanistes de langue allemande), des Associations des Hispanistes, des Francoromanistes, des Italianistes etc. allant, avec la conséquence typiquement allemande, jusqu'aux Romanistes des Balkans pour couvrir la Roumanie. Quand j'ai fait présenter le sujet de thèse d'une de mes doctorandes, intitulée "Typologie de la nouvelle *Romanistik*", il y a cinq ans devant les présidents des Associations différentes des Romanistes spécialisés, le président des Hispanistes déclarait tout sèchement que cette thèse était complètement superflue parce que la *Romanistik* n'existe plus qu'au passé.

Pourtant le vent a tourné, ces dernières années. Et cela d'abord pour de banales raisons budgétaires. La *Romanistik* est à bon marché. Pour alléguer l'exemple de Bonn, qui a une *Romanistik* plutôt grande mais pas des plus grandes, nous offrons des LMD en littérature et linguistique françaises, italiennes, espagnoles et portugaises (la dernière sans Master), ayant comme ressources 5 chaires de *Romanistik*, et quelques postes de maîtres de conférences, d'assistants (ou chercheurs) et de lecteurs de langue romane. 2 des 5 chaires de *Romanistik* de Bonn enseignent la linguistique, 3 la littérature des langues romanes.

La construction traditionnelle de la *Romanistik* a ensuite l'autre avantage de protéger mieux les soi-disantes "petites" langues et littératures romanes comme l'italienne et la portugaise, et même la roumaine ou la catalane, qui, au cas d'une dissolution de la *Romanistik*, disparaîtraient plus ou moins de l'université allemande, comme cela a été le cas pour l'*Italianistik* à l'université de Gießen, où l'on a, dans le cours des dernières décennies, changé les chaires de *Romanistik* en chaires spécialisées de littérature ou de linguistique française ou espagnole ou d'Amérique latine, n'ayant plus de ressources alors pour l'italien.

Un autre effet collatéral du maintien des séminaires de *Romanistik* est un peu ambigu, pas voulu même par les ministères et présidents des universités, mais de toute façon important: la *Romanistik* constitue une barrière pour les ressortissants des pays de langue romane qui voudraient venir enseigner en Allemagne, du moins au-dessus du niveau de lecteurs, parce qu'en France, en Italie et en Espagne, l'on n'étudie et enseigne qu'une langue ou littérature romane. De cette manière, la *Romanistik* allemande est véritablement une discipline d'Allemands et d'Allemandes, ce qui a des conséquences sur lesquelles je reviendrai.

Se pose alors la question de savoir s'il n'y aurait peut-être pas d'autres raisons pour maintenir en vie la *Romanistik* que de banales raisons budgétaires, ou, pas si banale que cela, la protection des "petites" langues romanes ou, comble de la banalité, la protection du marché du travail des Romanistes allemands? Permettez-moi, pour finir, d'ébaucher très brièvement mon idée de la *Romanistik*, idée bien sûr dans l'acception post-métaphysique de concept constructiviste. La *Romanistik* ne pourrait-elle pas, peut-être, constituer le prototype d'une science des littératures et cultures européennes? Ce qui ne veut, naturellement, pas dire qu'elle puisse ou veuille seulement se mettre à la place des recherches spécialisées que font les critiques littéraires francisants en France, les Germanistes en Allemagne ou les Italianistes en Italie. La *Romanistik*, avec sa perspective générale ou généraliste, dépend même étroitement des résultats de spécialistes français, italiens ou espagnols pour ne pas tomber dans le piège du dilettantisme, grand danger pour les comparatistes en général.

D'autre part, la *Romanistik* allemande, avec sa perspective comparatiste et "du dehors" à la fois, paraît justement destinée à regarder les littératures et cultures de langue romane d'un point de vue européen. Pas en vue d'une idée d'antiquaire de l'Europe, mais en faisant le tri de ce que les différentes littératures et cultures romanes, et allemande aussi, pourraient contribuer au canon d'une culture européenne future. Cette culture européenne future ne devrait pas, bien sûr, tendre à se mettre à la place des cultures nationales; un tel brassage irait à l'encontre de l'esprit européen. La culture européenne future sera complémentaire aux cultures singulières nationales. Un Allemand cultivé (non-Romaniste) ne peut pas savoir de la culture française tout ce que devrait peut-être en savoir un Français cultivé (non-spécialiste), et surtout un Allemand ne comprend pas la culture française de la même manière qu'un Français, et vice-versa, et ainsi pour toutes les nations européennes. Voilà la raison pourquoi il y a toujours deux cultures d'une nation comme la France, ou même une pluralité de ces cultures: une pour les Français mêmes (et cela est déjà une simplification extrême) et une autre et plusieurs autres pour les étrangers et vues par les étrangers.

Voilà pourquoi aussi, on pourrait justifier tout de même que la *Romanistik* soit une discipline exercée en premier lieu par des Allemands et pour des Allemands, et en langue allemande encore. Je ne suis pas d'avis que la littérature française ou italienne ne devrait être enseignée dans le monde entier que par des Français

ou des Italiens. La langue cible pour un Romaniste allemand est l'allemand. Ma tâche en tant que romaniste en Allemagne est d'aider au transfert de la culture des langues romanes dans la langue et la culture allemandes. Et là, il y a encore un effet secondaire, très utile pour les étudiants allemands inscrits en *Romanistik*: la langue allemande, dans son histoire depuis l'invasion des barbares, comme vous dites si joliment, s'est forgée au contact permanent avec avant tout le latin, le français et l'italien; l'influence de l'anglais depuis 60 ans reste très superficielle en comparaison de cela. Et c'est pourquoi, si un Allemand veut vraiment bien maîtriser sa propre langue dans toutes les nuances stylistiques, il doit étudier la *Germanistik* et la *Romanistik* (vous savez que chez nous on étudie le plus souvent deux ou trois disciplines).

Pour revenir à l'idée de la *Romanistik*, une dernière fois, c'est donc le travail de construction d'un héritage culturel européen pour le futur qui est au cœur de l'idée de la *Romanistik* comme je la comprends, moi. Je sais bien, certes, que la culture européenne ne consiste pas seulement en cultures de langue romane et allemande. D'autre part, il faut commencer quelque part si l'on veut construire la culture européenne du futur, et, je cite encore indirectement le grand ouvrage de Curtius, ce sont indubitablement la culture française et italienne, et avec un certain écart encore la culture allemande, qui ont, dans la *translatio et aemulatio studii* des nations européennes depuis le Moyen Age, marqué le plus profondément le parcours de l'esprit et de la culture européenne. Et alors, la *Romanistik*, avec sa pluriperspective romane et allemande n'est pas si mal placée pour mettre en marche la construction d'une science des littératures et cultures européennes.

Il reste, bien sûr, beaucoup de choses à préciser, et je ne peux plus que faire des allusions ici. Mon idée de la *Romanistik* n'est pas celle de tous les Romanistes allemands, loin de là. Toute idée est aussi une arme, en l'occurrence une arme dans la lutte contre la dissolution du concept de culture dans les soi-disants *Cultural Studies* qui représentent une espèce d'auto-sociologisation des sciences de la culture et l'expulsion de la culture hors de ces sciences mêmes. Mon concept de culture et de canon pourrait paraître élitiste et, cela va de soi, eurocentriste aux bien-pensants globalisés. Je crois que je pourrais réfuter le reproche d'élitisme et justifier l'eurocentrisme, mais pour ce faire, je devrais développer mon idée de la culture et de la conscience européenne moderne et de sa singularité, dont l'histoire s'exprime tout justement et de façon heuristique dans le canon des œuvres littéraires, artistiques, philosophiques et scientifiques

de l'histoire culturelle européenne. Mais cela serait la matière d'une autre conférence.